

A corps perdus

Les mots de la " dispute "

Behja Traversac

Parmi tant d'autres, j'ai choisi de vous conter une petite histoire de mots. Une histoire qui a pour paysage une situation existentielle ordinaire. Que chacun peut vivre. Où les mots non-écrits ne sont pas préparés, pas réfléchis à l'avance. Où ils ne prétendent ni à la résonance poétique, ni à la réflexion rationaliste. Une histoire de la vie, quoi, où les mots fusent vite, sont factuels, surgissent dans l'espace de la conversation avec leur nudité, leur sens forcément restrictif, souvent enfantés par les circonstances. Cette petite histoire de mots est révélatrice de ce que masquent les mots et de notre impuissance face à la force de leur signification première, à leurs points aveugles. Elle révèle aussi que notre existentiel est profondément, quotidiennement, insidieusement empreint de choses dites que nous ne contrôlons pas ... toujours. Qui ne sont que la surface, la strate extérieure de notre intériorité infigurable à travers les mots dits dans l'urgence. Ils peuvent disparaître corps et biens ou hanter notre conscience et l'inconscience de nos rêves.

Les mots font violence bien souvent à notre insu. Même lorsque nous les croyons anodins. Ils peuvent être denses ou ténus, meurtriers magnifiques. D'ailleurs, les mots ne sont pas là pour être

A corps perdus

des mots, pour être sujets, héroïques ou dérisoires, ils ne sont jamais là que pour être des objets indirects, relatifs, interprétatifs de l'ambiguïté, du paradoxal rapport entre les gens. Parfois ils nous aident à mieux vivre ou mieux mourir ou mieux souffrir. On pourrait presque dire qu'ils échappent à leur sens ontologique. Ils pivotent autour de nous, sur un autre cercle, extérieur. Mais parfois, ils empiètent sur le cercle intérieur. Ils ne font pas exprès, ou des fois ils font exprès. Peut-être parce qu'ils sont séparés de l'énigme de notre vie intérieure. Celle à soi, celle à l'autre. Ils viennent nous déclarer la guerre, sans raison lisible, sans raison connue, sans raison avouable. Ils ont un dessein caché, imperceptible peut-être même à celui ou celle qui les a prononcés. Parce que celle-là ou celui-là compte dans le poids des mots. Il faut dire qu'ils ne comptent pas pareil les mots de tous les gens. Tous ces passés dissociés qui se télescopent, ces histoires enchevêtrées, déphasées, ces absences, ces abandons, ces indifférences, ces ressentiments, ces illusions, ces inconnaisances, font mille tonalités, mille intempéries. Mille mots les mêmes, différents. On les reçoit mille fois, différemment.

Les mots du vécu immédiat ne sont pas solitaires. Ils s'accompagnent. De la résonance du ton, du regard ... du mouvement du corps même. Ils s'entremêlent aux gestes, à la voix, qui s'aventurent en eux en une synthèse toujours furtive, inachevée. Elle, lui, qu'a-t-elle-il voulu dire ? On n'est pas toujours sûr. On sait bien que les mots ne sont pas neutres. Ils travestissent la réalité des choses, ils trahissent la "vérité" de l'être, ou ils éclairent les chemins, projetant la compréhension sur l'étrangeté, les étrangetés. Lourds de la violence, ils s'installent en nous comme des soldats de plomb captant la paix de nos existences. Etreints dans l'amour, dans l'amitié, dans la douceur, dans la fantaisie, ils retentissent dans nos vies comme un fluide, un souffle, comme une étincelance couvrant l'absence, chassant les agressions.

Les mots de la discussion, de la "dispute" ont sans doute cette incapacité de donner sens à l'interpellation ou à la réponse lancées dans l'urgence. Ils se métamorphosent, lointains reflets des lieux et des temps qu'ils interprètent. Comment pourraient-ils, dans l'urgence,

A corps perdus

refléter le sentiment, l'altérité, la puissance émotionnelle, qui les ont précédés de manière fulgurante dans la pensée, dans le frémissement de tout le corps ? Etoiles fugaces, libérés de tout contrôle, indomptables, anges ou démons, ils traversent notre vécu comme météorites, laissant dans leur trajectoire l'onde sombre ou lumineuse de leur insignifiance/signifiance.

Irrépressibles, ils entrouvrent des fenêtres secrètes sans jamais dévoiler la chambre obscure, lèvent juste un petit coin du voile qui couvre nos envies d'aimer, nos obsessions, nos culpabilités, nos rancunes, nos fautes, notre joie mauvaise, nos joies ... le fil ténu de l'espoir, l'exaltation, l'incrédulité, ... l'attente ... sans jamais ôter l'écran opaque. Apparaissant et disparaissant, hésitant entre oubli et mémoire, entre amour et haine, ils demeurent en quelque sorte au pas de la porte ... ne sachant s'il leur faut ... demeurer ou partir.

Les mots-pièges. Qui nous capturent dans leurs serres, qui vrillent des instants prosaïques de nos vies. Les mots-vertige qui font vibrer nos instants de bonheur rare, celui que nous insuffle le poète, dont nous empreint l'amour. Vertige de la langue, vertige du verbe, vertige des mots, comment vivrions-nous sans eux ? Pourtant, ils dérobent dans nos armoires, ils fouinent avec l'air de pas savoir, ils éventent des secrets immémoriaux, ils remuent vertueusement les tiroirs des vies, des plus anciens des plus nouveaux ... des existants, des inexistantes, des virtuels même. Ils recouvrent des pages d'histoire, des pages de vie à vies, d'ombre, de brume, de fausses lumières. Ils nous attendent au tournant de nos nuits, au creux du ventre.

Cendres ... ou incandescence de la pensée qui leur a pré-existé, ne sont-ils pas le prolongement de notre inconscient ? Ils ne surgissent pas tout à fait au hasard. Et pourtant, chaque fois, nous croyons qu'ils ne font que venir à la rencontre d'une interpellation circonscrite dans le temps, dans le lieu où ils sont advenus. Ils sont toujours les mêmes et toujours nouveaux car nous ne les disons pas, nous ne les souffrons pas, nous ne les vivons pas de la même façon en toutes circonstances. Le même mot a une infinité de sens, il est

A corps perdus

le reflet projeté des vibrations de notre être, de nos pulsions insoupçonnées. Si nous dominions toutes nos pulsions, nous ne dirions jamais les mots comme ils viennent, comme ils s'imposent, comme ils nous envahissent, comme ils s'insurgent contre nos censures. Ils deviendraient littérature ou poésie ou histoire ou sociologie ...

Ils auraient le sens de l'imaginaire, ils auraient la peau du personnage, ils auraient la référence de l'auteur, ils seraient fiction ; ils auraient... l'âpreté du discours politique ou la rigueur de l'analyse scientifique. Mais les mots de la vie, résonnante, tumultueuse, trébuchante, imprévisible, que seuls traduisent le poème à fleur d'âme, le roman à fleur de cœur ... sont dans la sensibilité de l'instant et dans le dévoilement inconscient de l'inconscient, nus, spontanés, subjectifs, singuliers, injonctifs, ajoutant toujours une question après la question.